

# "Rapiats !" à Lausanne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219260>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tant, un tunnel les happait dans sa gueule noire puis les rejetait au grand jour d'une lumineuse matinée d'été. Le trajet dura ainsi près de trois heures, puis à un arrêt, une voix cria le nom de B... Précipitamment, le couple descendit, il était arrivé au terme de son voyage.

Devant eux se dresse la gare, toute petite; une plantureuse femme et son mari forment tout le personnel de l'administration et nos Parisiens sont là, désorientés, lorsqu'un jeune homme s'approchant d'eux, s'annonce être un employé de la pension, envoyé par elle à leur rencontre. Sur une petite voiture, le domestique charge les bagages, puis on se met en marche.

La route en faisant bien des méandres à travers champs conduit au village. De loin, on distingue l'arrête rectiligne de ses vieux toits bruns, dominée par la mince silhouette du clocher. Ça et là, des bouquets d'arbres jetés au hasard animent les façades de leurs tapisseries mouvantes. Ensuite, la plaine s'étend jusqu'au lac: nappe d'un bleu intense; puis l'autre rive apparaît, couverte de sombres forêts au-dessus desquelles court la fine dentelle des Alpes neigeuses.

Mais bientôt, le trio fait son entrée dans le village. Aussitôt, de l'embrasure des fenêtres, des visages émergent et l'on peut les voir se pencher curieusement, échanger une remarque dont l'astuce se trahit par la sourire moqueur qui flotte encore sur les lèvres. Les vieilles femmes regardent pardessus leurs lunettes sans interrompre pour cela, l'interminable tricot dont leurs mains usées sont toujours embarrassées.

Et quel joli tohu-bohu!... Au hasard, les maisons dressent leurs façades irrégulières. Péle-mêle, sans alignement, un bâtiment montre un de ses angles, l'auvent de son toit tout mangé de mousse; des habitations modernes et plus hautes semblent narguer leurs modestes compagnes, hausser les épaules.

Devant un portail, le guide alors s'arrête un instant, ouvre la grille, et tous s'engagent dans une allée plantée d'arbres au fond de laquelle se dessine, entourée de lierre, la coquette pension ornée d'une galerie de bois peint.

Madame Benoit jette un coup d'œil aux massifs de la pelouse, tandis qu'au devant d'eux, des servantes en tabliers blancs s'empressent et les escortent jusqu'à leur chambre. Cette pièce aux panneaux gris-bleu, plaît infiniment; Madame Benoit ne cesse de s'extasier sur toutes choses. Par la fenêtre ouverte, son mari observe, dans le parc, un groupe de jeunes filles jouant au croquet, les maillets bagués de couleurs vives tournent entre les doigts agiles. Parfois, la sonnette de la cloche carillonne; on entend des rires, des exclamations joyeuses: « quelle chance!... c'est du hasard!... » et la partie continue.

Le repas de midi, puis celui du soir, groupent pour un instant tous les hôtes de la maison. Aux tables décorées avec goût, des sympathies se nouent; sympathies trop brèves parfois et qui laissent souvent dans le cœur d'impérissables souvenirs. Dans cette atmosphère de gaieté, nos nouveaux-venus ne se sentent nullement dépayés. Au crépuscule de leur première journée de vacances, ils parcourent la forêt épaisse pleines de senteurs agréables. A l'orée du bois, ils font halte pour contempler la chute du soleil. Le ciel, un moment embrasé, se diapre de garance et de pourpre. Plus tard, une étoile s'allume, suivie de beaucoup d'autres; une paix immense se fait.

Emu, songeur, Monsieur Benoit cresse son menton, lorsque, tout à coup, une prosaïque pensée traverse sa rêverie.

« Dis-moi », interroge-t-il en se tournant vers son épouse, « je constate que ma barbe a joliment poussé depuis hier et je crois que ce ne serait pas de trop si j'allais me faire raser, ce soir encore? »

Madame Benoit considère attentivement son mari, acquiesce à sa remarque, puis tous deux reprennent le chemin de l'hôtel. Le portier auquel Monsieur Benoit demande l'adresse d'un coiffeur lui indique le domicile de ce dernier. Du reste, pas moyen de se tromper, car une seule installation de ce genre existe ici et notre barbier logé dans la plus grosse mesure du village, reconnaissable encore au traditionnel plat d'étain qui lui sert d'enseigne et que le moindre vent berce au chant lugubre de ses ferrures rouillées.

D'un pas ferme, Monsieur Benoit pénètre dans l'immeuble. Un corridor étroit le conduit à une porte latérale sur laquelle est clouée la pancarte de « Salon de coiffure ».

Il ouvre, un air lourd imprégné de l'odeur du cigare lui fouette la face. C'est à peine si dans ce nuage de fumée, Monsieur Benoit distingue des groupes de paysans assis à des tables chargées de

littres vides ou demi-vides. A la vue de l'étranger, quelques buveurs saluent le nouvel arrivant qui est là, au milieu du débit, croyant bien s'être trompé. Le tenancier, en manches de chemise intervient.

— Monsieur! que désirez-vous?

— Me faire raser! — Est-ce ici?

— Mais oui, prenez place, votre tour viendra.

Et l'homme explique en montrant de la main une chambre adjacente au café « que le coiffeur se tient là, mais que l'unique fauteuil est occupé, qu'il faut attendre ». A l'ouïe de ces phrases, Monsieur Benoit prend place à une table, dans un angle du débit.

Pour un salon de coiffure, Monsieur Benoit ne s'attendait pas à trouver chose pareille. Par la pensée il revoyait celui de Paris, la salle propre et claire, les glaces magnifiques, les lavabos luisants. Ici rien de semblable, une auberge obscure et basse tient lieu d'antichambre. Cependant, Monsieur Benoit ne peut s'empêcher d'admirer l'ingénieuse disposition de l'échoppe.

En effet, tous ces gens qui attendent patiemment leur tour, ne sont pas, en somme, si pressés d'aller offrir leur tête aux ciseaux ou au rasoir de maître Figaro. Attablés devant un litre de petit blanc, qu'ils dégustent en compagnie d'amis, est une façon ingénieuse de passer une soirée à la pinte, soirée motivée, aux yeux de l'épouse récalcitrante, par la nécessité absolue de se faire raser.

Que de bons mots, le vin aidant, les discussions ne sont-elles pas illustrées? Fort tard, dans la nuit martelée du tic-tac régulier et timide d'une pendule, la veillée se prolonge.

Lorsque la conversation bat son plein, le barbier s'amène, souriant, affable.

« Le fauteuil », il appelle « fauteuil » une vulgaire chaise de paille, est libre. — Monsieur, c'est votre tour. »

Et l'homme à qui s'adressent ces mots, d'envoyer au diable l'importun, ne pouvant interrompre une partie de cartes à peine commencée, un entretien politique passionnant.

Nul doute que dans cette espèce d'association nos deux compères, le barbier-cabaretier et le cabaretier-barbier, doivent y trouver leur compte. Pour l'aubergiste, la chose est évidente, car pas un des clients du coiffeur ne passent là sans consommer. Pour le perruquier, un écrivain judicieusement placé, annonce que les personnes devant se faire raser après neuf heures du soir payent soixante centimes au lieu de cinquante, prix ordinaire d'une barbe. Nombreux sont ceux qui tombent sous le coup de cet arrêté draconien appliqué sans réserve aucune.

Mais ce sont là choses qui échappent à Monsieur Benoit; plongé dans ses réflexions et de plus, abstiné, il n'a pas remarqué les discrètes invitations du tenancier désireux de le servir. Théoriquement fin psychologue, la pratique de cette science lui échappe totalement en présence des sujets, aussi Monsieur Benoit se plait-il à lire sur les visages ce qu'il croit être le signe extérieur des passions qui les dominent.

Cependant, son tour vint. Sans manifester aucune appréhension, Monsieur Benoit pénètre dans la deuxième salle, s'assied sur l'unique chaise de paille, faisant face au miroir dans lequel se reflète, grâce à la porte restée ouverte, l'intérieur du café. Mais un rapide coup d'œil jeté à l'entour, laisse à Monsieur Benoit, le temps d'inventorier les objets. Sur la tablette en faux-marbre de la cheminée, notre figaro a étalé tout son attirail. Les rasoirs, les peignes, les brosses, les fers à friser, les réchauds à alcool, chevauchent les uns sur les autres, en un désordre indescriptible, à côté des poudres, des cosmétiques aux parfums lourds, des frictions aux couleurs de vitraux.

Une serviette nouée autour du cou de Monsieur Benoit l'oblige à renverser la tête. La mousse épaisse du savon lui peint la face d'un blanc laiteux. Alors, avec d'infinies précautions, le figaro attaque la joue droite. — Dans son for intérieur, Monsieur Benoit pense qu'il va souffrir atrocement, mais il n'en est rien, la main calleuse du barbier étant tout aussi experte que celle de n'importe lequel de ses confrères même parisiens. Du reste, Monsieur Benoit s'amuse fort des scènes qui se déroulent à la surface de la glace placée juste devant son auguste personne. Cette disposition lui permet de voir le cafetier s'approcher jusqu'au seuil de la porte. Là un accès de toux secoue son ventre énorme; distrait de son travail, le coiffeur regarde furtivement d'où vient le bruit et voici la petite pantomime qu'esquisse le tenancier: levant sa main droite dont le pouce fortement rejeté en arrière imite le goulot de la bouteille, il fit semblant d'absorber un liquide, puis lustrant sa forte moustache, il hochait négativement la tête. Cette mimique à peine déguisée, disait nettement que le client, pré-

sentement entre les mains du coiffeur, n'avait rien bu.

Fidèlement, l'image réfléchie transcrit les gestes de l'homme. Le barbier toussa à son tour comme si un accord tacite vient de se conclure entre eux. puis le mastroquet disparaît de l'angle visuel.

Avec la même dextérité, le figaro fit nette la joue gauche, l'opération touche à sa fin, lorsque Monsieur Benoit ressent la douleur aiguë que fait une lame mordant à même la chair. Alors, portant vivement la serviette à sa joue, il la retire tachée de sang.

Le barbier, honteux, s'excuse, lave, lui-même la blessure qu'il a la fâcheuse idée de désinfecter à l'aide d'un sel dont l'application fait presque crier de douleur le patient, mais cicatrise instantanément la plaie.

Mécontent, Monsieur Benoit règle son compte, traverse la salle du café égayée de rires étouffés. Dans le corridor, un paysan sorti au même instant l'interpelle:

— Eh bien! mon bon Mosisieu, cela vous a-t-il fait mal?... Bien sûr, il fallait boire un verre avec les camarades... bien que vous soyez de la ville, on est tous frères... pas vrai?

Du coup, Monsieur Benoit comprend la signification exacte de la petite scène aperçue dans le miroir, ainsi que le moyen un peu brutal qu'on a employé pour lui inculquer ce principe d'égalité et de partage qu'il paye de son sang.

Néanmoins, Monsieur Benoit fut le premier à accepter joyeusement son malheur, et, rompant avec ses vieilles habitudes, on le vit dorénavant s'attarder, deux fois par semaine, aux tables de ces braves gens, puis, sans reproche, sans peur et sans rançonne aussi, offrir à son bourreau volontaire qui l'accueillait d'un sourire, ses joues délicates et roses.

R. Crostand.

« Rapiats! » à Lausanne. — Le Théâtre Vaudois, — dont la réputation est solidement établie en Suisse depuis dix ans — donne à l'occasion des Fêtes du Nouvel-An, au Théâtre Bel-Air (ex-Kursaal), à Lausanne des représentations extraordinaires de son nouveau grand succès de rire de « chez nous »: **Rapiats!** comédie villageoise en 4 actes de M. Marius Chamot. Les dernières représentations auront lieu samedi 3 et dimanche 4 janvier 1925, à 20 h. 30; dimanche 4 janvier, matinée à 14 h. 30. Voici les titres promoteurs de ces 4 actes: 1. Chez Jules Gobelet; 2. La Foire de Noël; 3. L'Arithmétique à Bonzon; 4. La Revanche à Marc.

Places à l'avance au Magasin Hipp, tabacs, Grand-Pont 10, à Lausanne (Tél. 22.90).

Pour la rédaction: J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



## Examen de la vue

et conseils gratuits

**Emile TREUTHARDT**, Opticien-Spécialiste  
« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49  
Se rend dans toutes les localités du canton.

**AUX SEMEURS VAUDOIS** 40, rue de l'Alc. 40  
Lausanne  
**Georges BALLY**, Horticulteur grainier. — Semences pour jardins et champs. Arbres fruitiers, Rosiers, etc.

**AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS McE**  
18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11  
Représentation devant tous juges. — Recouvrements.  
Recherches et renseignements de tous genres, affaires pénales, plaintes et directions.

**ÉLECTRICITÉ LOUIS CAUDERAY**  
Escaliers du Grand-Pont 4, LAUSANNE  
Lustrerie — Porcelaines — Cristaux

**PHOTOS** Une belle photo est signée  
**MESSAZ & GARRAUX**  
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

## TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense  
Achat d'anciens suisses 1850-54  
Envoi prix-courants gratuits

**Ed. ESTOPPEY**  
Grand-Chêne, 1 Lausanne